
Jacques Giri

Histoire économique du Sahel



KARTHALA

L'Afrique noire nous déconcerte : les récits tragiques remplissent les colonnes des quotidiens, les politiques préconisées par les économistes, fussent-ils ceux du Fonds monétaire international et de la Banque mondiale, n'ont pas amené le développement tant attendu... et pourtant l'Afrique vit, elle est plus jeune que jamais, elle change à vue d'œil, elle est pleine d'initiatives nouvelles. Tout change et rien ne change.

Depuis de longues années, Jacques Giri s'est penché sur le sort de l'Afrique sahélienne. Il a essayé de plonger dans son passé lointain pour mieux comprendre le Sahel d'aujourd'hui et ses blocages, découvrir pourquoi certains aspects des sociétés changent à une vitesse foudroyante alors que d'autres sont tels que les géographes arabes du XI^e siècle nous les ont décrits.

Ce sont les résultats de cette plongée dans le mode de vie des sociétés sahéliennes d'avant la colonisation qu'il nous livre. Une plongée qui sera utile à tous ceux qui s'intéressent à la région et cherchent à comprendre afin de mieux agir.

Collection dirigée par Jean Copans

**Publié avec le concours
du Centre national des Lettres**

Couverture : marchand wolof, *Esquisses sénégalaises*, éditions Karthala.

© Éditions KARTHALA, 1994
ISBN : 978-2-8111-4569-9

HISTOIRE ÉCONOMIQUE DU SAHEL

Jacques GIRI

Histoire économique du Sahel

Des empires à la colonisation

**Éditions KARTHALA
22-24, boulevard Arago
75013 Paris**

DU MÊME AUTEUR

Le Sahel demain. Catastrophe ou renaissance ?, 2^e édition, 336 p., Karthala, 1985.

L'Afrique en panne, 3^e édition, 208 p., Karthala, 1992.

Le Sahel au XXI^e siècle. Essai de réflexion prospective sur les sociétés sahé-liennes, 334 p., Karthala, 1989.

En collaboration

La France et l'Afrique. Vade-mecum pour un nouveau voyage, sous la direction de Serge Michailof, 512 p., Karthala, 1993.

Avertissement

Cet ouvrage étant destiné sinon au grand public tout au moins à un public qui s'intéresse à l'Afrique mais n'est pas africaniste, je n'ai pas cru devoir utiliser les normes orthographiques édictées par les spécialistes. Écrire Kajor ou Fuuta pour Cayor ou Fouta est certainement très justifié mais risque d'introduire une confusion supplémentaire pour le non-spécialiste.

Pour les mêmes raisons, je n'ai pas cru devoir donner, conformément à la tradition universitaire, une ou des références pour chacune des affirmations que j'avance. L'intérêt de cet ouvrage m'a paru davantage être dans l'essai de synthèse qu'il propose que dans le détail de tel ou tel fait économique ou culturel et les références qui le supportent. On trouvera une bibliographie qui donne les principales sources sur lesquelles je me suis appuyé.

Enfin, j'ai souligné par des caractères italiques les faits (ou les interprétations) qui m'ont paru particulièrement intéressants pour la compréhension du Sahel contemporain.

Introduction

La colonisation a mis entre parenthèses l'histoire de l'Afrique noire.

Il y eut certes pendant toute la période coloniale quelques hommes passionnés qui se penchèrent sur les siècles obscurs de l'Afrique au sud du Sahara. Mais, pour le grand public et même pour le public cultivé de cette époque, qu'était l'Afrique ancienne ? Un monde immobile où des nègres insouciantes se laissaient vivre. Un monde de tribus querelleuses où quelques tyrans plus ou moins sanguinaires, entourés de cohortes de guerriers, d'esclaves et de concubines, se taillaient d'éphémères royaumes. On eût bien amusé ce public en prétendant lui livrer une histoire économique du continent.

Les temps ont changé. Grâce aux travaux d'historiens européens, américains et africains de plus en plus nombreux, on a redécouvert l'Afrique ancienne. On dispose désormais d'une masse impressionnante d'ouvrages et d'articles sur tel ou tel point de l'histoire de telle ou telle région et on dispose de quelques essais de synthèse tout à fait remarquables.

Mais, en dépit des efforts faits, bien des lacunes subsistent dans notre connaissance de l'Afrique des temps anciens. Pour nous en tenir à l'Afrique sahélienne, on aperçoit, parfois de façon bien furtive, dans les travaux des uns et des autres ce qu'a pu être la vie quotidienne des hommes, la façon dont ils ont travaillé pour produire les biens de ce monde, dont ils les ont utilisés ou échangés. On aperçoit plus ou moins clairement ce qu'a pu être le soubassement économique sur lequel s'est construite l'histoire des sociétés. Mais on manque encore singulièrement de travaux de synthèse dans ce domaine particulier.

Dès le début des années 1960, Raymond Mauny a présenté un passionnant *Tableau géographique de l'Ouest africain au Moyen Age*. Mais il s'agit, comme le titre l'indique, d'un tableau et non d'une histoire. Le même exercice n'a pas été fait pour d'autres époques et on ne dispose pas, par exemple, d'un tableau équivalent donnant l'état de

l'Ouest africain à la veille de la colonisation. A.G. Hopkins a proposé en 1973 *An economic history of West Africa*. Quelques essais ont été publiés depuis, mais ils sont très partiels ou ils n'ont d'histoire économique que le nom, si bien que la seule synthèse économique sur l'Afrique de l'Ouest dans les temps passés dont on dispose est celle de Hopkins. Elle a été critiquée, elle est plus diserte sur les régions côtières que sur le cœur du Sahel et elle a vieilli. Avec un humour très britannique, Hopkins s'est du reste lui-même comparé à un personnage du folklore écossais, à l'homme qui passe sa vie à repeindre le viaduc enjambant le Firth of Forth et dont l'ouvrage n'est jamais fini car, lorsqu'il arrive à un bout, l'autre extrémité du viaduc, perdue dans les brumes, a de nouveau besoin de peinture... Depuis les travaux de Mauny et de Hopkins, de nouveaux matériaux ont été accumulés et certains aspects de leurs ouvrages ont besoin d'un coup de peinture.

Le présent ouvrage n'est pas le fait d'un historien. Il est le fait de quelqu'un qui s'est longuement penché sur les problèmes du développement (ou de la survie) du Sahel d'aujourd'hui, et qui peu à peu a été amené à plonger dans un passé de plus en plus lointain pour essayer de comprendre ce qui se passait aujourd'hui. Aussi n'est-il qu'un essai d'assemblage de matériaux déjà disponibles mais épars. Un essai d'assemblage limité au Sahel d'Afrique de l'Ouest, du Sénégal au Tchad, mais qui déborde souvent à l'occasion sur les régions voisines. Un essai d'assemblage qui ne prétend en aucune façon être exhaustif. Je me suis plutôt attaché à retenir dans la masse des matériaux ceux qui m'ont paru les plus importants et qui contribuent le mieux à expliquer l'histoire de la région. Un essai d'assemblage qui est donc une lecture personnelle et qui est celle d'un Européen. Les relations entre l'Afrique du Nord et l'Europe, d'une part, et les pays sahéliens, de l'autre, y tiennent une grande place car il me semble qu'elles ont joué un rôle important dans l'évolution de la région (et qu'elles le jouent toujours). Je me suis cependant efforcé de donner sa place à la vie quotidienne, celle des villages, des villes, des clans nomades, toute cette vie qui s'est déroulée durant des siècles loin de toute influence extérieure. Mais sans doute reviendra-t-il à un Sahélien, qui la comprendra mieux de l'intérieur, de donner à cette vie quotidienne dans un futur ouvrage la place, encore plus grande, qui lui revient.

Avant de livrer cet essai au public, je me suis posé trois questions préalables. Une histoire économique du Sahel est-elle possible ? A-t-elle un sens ? Et peut-elle être utile à quelqu'un ?

Est-elle possible ? Certes, comme je l'ai dit, il existe une masse de matériaux qui semblent utilisables pour bâtir une histoire de l'économie sahélienne. Mais, quand on voit la fragilité de certaines hypothèses qui reposent sur deux lignes d'un récit de voyageur arabe, sur une allusion dans un ouvrage européen ou sur une tradition orale, respectable mais que rien ne vient confirmer, on peut se demander si l'on ne bâtit pas sur le sable, si l'on ne reconstruit pas quelque chose qui n'a qu'un rapport lointain avec ce que fut la réalité. Quand on mesure en particulier la difficulté de toute histoire quantitative au Sahel et que l'on voit les débats homériques qui surgissent dès que quelqu'un avance un chiffre de population ou d'exportations d'esclaves, on peut s'interroger sur la validité de ce que l'on entreprend. J'ai quand même répondu positivement à cette première question préalable tout en étant bien conscient de la fragilité de certaines des hypothèses avancées.

A-t-elle un sens ? La vie en société forme un tout dont on ne peut séparer les composantes, et l'économie n'est jamais qu'une de ces composantes. Aussi y a-t-il une bonne part d'arbitraire à proposer une lecture économique de l'histoire d'un groupe humain et il y a un risque d'en faire une lecture erronée parce qu'on ne verra pas ou qu'on négligera les composantes non économiques et leurs liens avec l'économie. S'agissant de sociétés où la production et la répartition des biens sont étroitement liées aux autres aspects de la vie sociale, en particulier aux rapports de parenté ; s'agissant de sociétés dont on a pu dire (K. Polanyi) que l'économique y était « encastré » dans le social, ne risque-t-on pas de proposer une lecture tellement partielle de la réalité sahélienne qu'elle n'ait plus guère de sens ? Ne risque-t-on pas aussi de lire cette réalité à travers des lunettes qui ne sont pas du tout destinées à un tel usage, qui ont été conçues pour observer nos sociétés en un temps où l'économique y était déjà moins encastré dans le social et qui donneront des sociétés sahéliennes une représentation déformée voire aberrante ? C'est le sens de plusieurs critiques qui ont été faits à A.G. Hopkins : on lui a reproché de lire l'histoire de l'économie ouest-africaine à travers des lunettes « néo-classiques ». J'ai aussi répondu positivement à cette deuxième question préalable, en considérant que même si l'économique est loin d'expliquer tous les comportements humains, il est évidemment une donnée dont les sociétés sahéliennes, comme toutes les sociétés humaines, n'ont jamais pu faire abstraction. Mais j'ai aussi essayé de ne pas perdre de vue l'idée que nos instruments d'observation occidentaux ne sont pas toujours bien adaptés pour observer le monde sahélien, et j'ai surtout essayé de ne pas perdre de vue qu'il fallait souvent aller voir à côté de l'économie pour comprendre l'économie.

Enfin, peut-elle être utile à quelqu'un ? Ma réponse à cette question sera aussi affirmative. En dépit de la masse de matériaux accumulés au cours de ces dernières années, beaucoup d'Occidentaux qui s'intéressent à l'Afrique sahélienne et souhaitent l'aider d'une façon ou d'une autre à sortir de son état actuel, et aussi beaucoup de Sahéliens, y compris ceux qui ont des responsabilités importantes dans leur pays, n'ont pas des idées bien précises sur ce que fut la région avant la colonisation et sur la façon dont fonctionnaient alors les économies sahéliennes. Il m'a paru toujours difficile de comprendre l'évolution récente des sociétés africaines et de réfléchir à leur avenir sans savoir ce qu'elles furent dans le passé. Comme toutes les sociétés, elles ont leurs racines dans le passé, non seulement dans l'époque coloniale, mais encore et surtout dans le passé anté-colonial. Aussi, si imparfaite et critiquable que soit cette histoire économique du Sahel, il m'a semblé qu'elle pouvait être utile à tous ceux qui sont engagés dans l'action et qui souhaitent quitter un moment les mille et un problèmes quotidiens, lever les yeux et réfléchir à ce qu'ils font.

1

Avant l'histoire

On commence à entrevoir ce que fut la région avant l'histoire, l'évolution de son climat, les avancées et les reculs d'un désert jamais immobile ; à entrevoir les mouvements des hommes à travers l'espace, l'évolution des techniques dont ils usèrent et les rapports qu'ils nouèrent avec le reste du monde. Mais que de lacunes encore dans nos connaissances de ces époques anciennes ! On n'essaiera pas, dans les lignes qui suivent, de faire le point de notre savoir ; on se bornera à dessiner à grands traits l'évolution de la région en se limitant à ce qui paraît à peu près établi et en s'attachant à ce qui aura des conséquences sur le Sahel dans les siècles suivants.

Avancées et reculs du désert

Revenons 10 000 ans en arrière, à l'époque où le Sahara n'existe pas et où le Sahel n'est pas encore « *es sahel* », le rivage du désert.

En 8000 avant notre ère, les glaces recouvrent encore une partie de l'Europe du Nord et une partie des Alpes. Mais la dernière glaciation, celle de Würm, est derrière nous, les glaces ont déjà beaucoup reculé. En Europe de l'Ouest, la forêt de pins et de bouleaux remplace la steppe et la toundra. Profitant d'une température plus clémente, nos lointains ancêtres ont quitté leurs grottes et se construisent des huttes. Cependant, les temps sont difficiles. Les immenses troupeaux de rennes et de bisons, faciles à chasser, ont reculé dans

la forêt. A leur place, on trouve des cerfs et des sangliers, moins nombreux et autrement difficiles à atteindre. Le changement de climat entraîne une crise alimentaire sérieuse : l'abondance du gibier avait permis la multiplication des hommes, les ressources en nourriture désormais plus limitées compromettent leur survie.

Les archéologues ont découvert d'abondants dépôts de coquilles d'escargots et d'autres mollusques d'eau douce que nous ne mangerions probablement pas aujourd'hui et qui ont dû permettre à nos ancêtres de survivre.

De l'autre côté de la Méditerranée, le paysage est bien différent. Les grandes plaines sahariennes ne sont sans doute pas une verte Normandie, mais elles ne sont pas non plus un désert. Des pluies plus fréquentes et plus abondantes y font naître des pâturages temporaires ; elles doivent ressembler à une sorte de steppe. Quant aux massifs montagneux, qui de nos jours sont des déserts de pierres au milieu du désert de sable, ils sont nettement plus arrosés. On y rencontre des forêts de cèdres vers les sommets et, plus bas, des tilleuls, des aulnes, des hêtres. Des cours d'eau en descendent, arrosant des vallées verdoyantes et allant se perdre dans de grands lacs peu profonds, véritables mers intérieures au milieu des steppes, mers dont l'actuel lac Tchad n'est qu'un vestige minuscule. Il a occupé jusqu'à 320 000 km², recevant de l'eau non seulement de l'Afrique tropicale humide mais aussi des montagnes du Tibesti ; il en fait moins de 20 000 aujourd'hui. En Mauritanie, on rencontre plusieurs grands lacs : l'un d'eux s'étend sur plusieurs centaines de kilomètres au pied de la falaise de Tichitt. Le nord du Mali d'aujourd'hui est occupé par une immense étendue d'eau qui doit s'étendre depuis l'actuelle boucle du Niger jusqu'au tropique. Dans le Niger d'alors, le Ténéré, lieu aujourd'hui aride s'il en est, est un vaste lac ; il en est de même du Trou au Natron dans le nord de l'actuel Tchad.

Si nous continuons notre route vers le sud, nous arrivons, sans jamais vraiment rencontrer l'obstacle du désert, dans les pays tropicaux. L'actuel Sahel est une savane sans doute plus arborée que la savane actuelle mais dont on sait peu de choses. Les fleuves Sénégal et Niger occupent à peu près leur emplacement d'aujourd'hui, mais leur débit doit être plus important et plus régulier. Au Burkina, la Volta Noire transforme la plaine du Sourou en un vaste lac.

Dans ces steppes ou ces savanes sahariennes et sahéliennes, le gibier, gros et petit, semble abondant. Il n'y a pas de famine menaçante.

Le climat des régions aujourd'hui sahéliennes n'est sans doute pas fondamentalement différent de ce qu'il est de nos jours, mais la saison sèche doit être plus courte et les pluies plus abondantes et moins violentes (on le sait grâce aux sédiments déposés par les fleuves).

A l'évidence, l'Afrique de l'Ouest connaît alors une période plus humide que la période actuelle : les isohyètes (les lignes d'égale pluviosité) doivent se trouver 500 à 600 km plus au nord qu'actuellement. Il n'en a pas toujours été ainsi et si l'on remonte encore un peu plus loin dans le temps, on trouve au contraire une période de grande aridité. Il y a environ 20 000 ans, le Sahara s'avancait plus au sud que le désert actuel, des dunes de sable recouvraient la totalité du Niger, une grande partie du Sénégal, du Mali, du nord du Burkina Faso, du Nigeria et du Tchad. Quant au lac Tchad, il s'était complètement asséché. Le fleuve Sénégal coulait plusieurs dizaines de mètres en dessous de son lit actuel (car l'accumulation des glaces avait fait baisser le niveau des océans) et il ne parvenait pas jusqu'à la mer, arrêté par un cordon de dunes en aval de Kaédi ; le fleuve Niger se perdait dans les sables de son delta intérieur. On sait que la Guinée Bissau n'était arrosée que par des pluies rares et torrentielles et il est probable que la forêt dense avait pratiquement disparu en Afrique de l'Ouest.

Il est resté de cet ancien désert des sols sableux qui, l'humidité revenue, se sont consolidés et recouverts de végétation. Mais il ne faut pas creuser beaucoup pour trouver les anciens sables dunaires. *Le fait que le désert ait déjà occupé autrefois des provinces aujourd'hui sahéliennes contribue à les rendre fragiles, et il suffit d'une période exceptionnellement sèche ou d'une surexploitation de la végétation par les troupeaux trop nombreux pour faire vite revenir le désert. Mais ces sols sableux se recouvrent vite aussi de végétation dès que de meilleures pluies apparaissent.*

Il semble très probable que cette grande humidité de - 8000 et que l'extrême aridité de - 18000 ne soient pas des phénomènes isolés, extraordinaires, et on peut imaginer l'histoire des 500 000 dernières années comme une succession de périodes humides et de périodes sèches, les périodes d'aridité maximum correspondant à peu près avec les phases glaciaires que connaît l'Europe. Il s'agit donc de phénomènes climatiques à l'échelle du globe et l'explication la plus vraisemblable que l'on puisse en donner est que le trajet que parcourt chaque année notre Terre autour du soleil n'est pas fixe, que son orbite se déforme lentement et que les quantités d'énergie que reçoivent chaque année les deux hémisphères varient légèrement, cette légère varia-

tion entraînant les modifications du climat que l'on constate au cours des âges (1).

En - 8000, ces savanes sahariennes et sahéliennes ne sont pas vides d'hommes. Depuis des millénaires, des hommes les parcourent avec, sans doute, des flux et des reflux au gré des variations du climat, vivant de la chasse et de la cueillette, pratiquant, comme partout dans le monde aux mêmes époques, l'industrie de la pierre taillée, avec des techniques frustes d'abord, puis de plus en plus perfectionnées.

Après - 8000, à une date que l'on connaît mal, vers - 7000 ou - 6000, d'autres hommes, pratiquant d'autres techniques, vont occuper la région. Au Sahara, ces hommes font de la céramique, polissent des pierres pour en faire des armes, des outils, des récipients tout en continuant à tailler les pierres chaque fois que cette technique est plus efficace. Dans le Sahel, on rencontre une industrie différente : la fabrication de très petits outils de pierre (baptisés « microlithes »), taillés avec grand soin pour servir de pointes de flèche. Les archéologues, amateurs de distinguos parfois très subtils, appellent néolithique cette période en Europe, en Afrique du Nord et à la rigueur au Sahara, et ils la qualifient de « Late stone age » en Afrique de l'Ouest.

Qui étaient ces hommes du néolithique (ou du *Late stone age*) et comment vivaient-ils ? Les squelettes retrouvés et les peintures rupestres sahariennes permettent d'avancer que les Noirs peuplaient au néolithique l'Afrique de l'Ouest et le Sahara, avec dans ce qui allait devenir le grand désert une certaine proportion de tribus blanches. L'actuelle Mauritanie a peut-être été dès ce temps occupée par des populations apparentées à celle de l'Afrique du Nord.

Noirs ou blancs, ces hommes étaient chasseurs, cueilleurs et pêcheurs. Chasseurs, nous le savons par les reliefs de cuisine, par les restes d'armes qui ont été retrouvés et par les gravures d'animaux que l'on rencontre sur des parois rocheuses aujourd'hui en plein Sahara. Curieusement, les animaux qui peuplent alors ce Sahara à végétation méditerranéenne sont des animaux tropicaux : l'éléphant, la girafe, le grand bubale (une sorte de buffle gigantesque aujourd'hui disparu), l'hippopotame, le phacochère. Cueilleurs de baies et de graines dont certaines au moins devaient être broyées, car on a retrouvé un grand

(1) La variation de l'insolation est déterminée par le phénomène de la précession des équinoxes qui a une période de 23 000 ans et par la variation de l'excentricité de l'orbite terrestre qui a une double période de 100 000 et 400 000 ans. La première modifie la répartition de l'énergie entre hémisphère nord et hémisphère sud, la seconde la quantité globale d'énergie reçue par la Terre.

nombre de meules en pierre. Pêcheurs enfin dans les lacs ou sur les rivages de l'océan, comme le montrent les harpons en os qui sont parvenus jusqu'à nous.

Somme toute, même si les spécialistes font de savantes nuances entre les outillages, les hommes du Sahara et du Sahel en ce début du néolithique ne vivaient pas de façon bien différente du reste de l'humanité.

Le désert actuel s'installe

Passons rapidement à travers les siècles. Tantôt, le climat est plus sec et on voit des dunes réapparaître au Sénégal, tantôt il redevient plus humide et elles disparaissent.

Arrivons en 4000 avant notre ère ; le paysage a changé. L'examen des pollens fossiles montre que dans les massifs montagneux sahariens on rencontre désormais le chêne vert, le pin d'Alep, le micocoulier, le cyprès, l'olivier : la flore y est devenue celle des régions sèches du bassin méditerranéen. Le lac Tchad a atteint son extension maximum et a commencé à rétrécir. Les fleuves Sénégal et Niger ont un aspect proche de leur aspect actuel. Les sédiments des fleuves sont plus grossiers, ce qui indique que les pluies sont devenues plus violentes, analogues aux pluies actuelles. A l'évidence, la région reçoit moins d'eau qu'elle n'en recevait trois ou quatre millénaires auparavant et son climat s'est rapproché du climat actuel.

En fait, il semble bien que l'évolution vers le climat actuel ne se soit pas faite de façon linéaire mais par une série d'oscillations. A partir de -6000, survient une période sèche : des dunes réapparaissent dans la basse vallée du fleuve Sénégal et on trouve des indices d'un épisode sec un peu partout dans le Sahel. Vers -4500, la région connaît à nouveau des conditions plus humides.

En -4000, il est toujours possible de vivre au Sahara. Les hommes de cette époque nous ont laissé les belles peintures rupestres du Tassili n'ajjer où, à côté des animaux tropicaux que nous connaissons aujourd'hui (le grand bubale a disparu), on trouve des troupeaux de bovins. Un pas a été fait, la domestication du bœuf a été réalisée et à côté des chasseurs-cueilleurs-pêcheurs, qui continuent à habiter la région, vivent des tribus d'éleveurs. Les pasteurs qui sont parfois représentés auprès des troupeaux ressemblent étrangement aux actuels bergers peuls ; ils sont peut-être leurs lointains ancêtres.

D'où venaient ces pasteurs ? Étaient-ils autochtones ? C'est peu probable, car on ne voit dans les animaux des savanes sahariennes et sahéliennes aucune espèce qui, domestiquée, eût pu donner ces bœufs à longues cornes qui errent dans le Sahel derrière leurs bergers depuis cinq ou six millénaires. Sans doute venaient-ils de la vallée du Nil où l'on sait que les lointains ancêtres des Égyptiens chassaient déjà le bœuf et que, dès le VI^e millénaire avant notre ère, bovins et ovins étaient domestiqués. On voit apparaître ces pasteurs au Niger et seulement quelques siècles après en Mauritanie, ce qui nous permet d'imaginer une lente progression vers l'ouest. « Mes ancêtres cheminèrent derrière leur bétail de l'Orient à l'Occident où ils parvinrent enfin », chantent les Peuls.

Un début de culture de céréales a-t-il accompagné ce début d'élevage ? Dans l'état actuel des recherches, on ne peut l'affirmer. On peut imaginer que le blé et l'orge, cultivés d'abord dans les régions montagneuses de l'Asie occidentale, sont venus par l'Égypte jusqu'au Sahara où ils ont été cultivés tant que la région a été arrosée par les pluies d'hiver. S'ils ont existé, ces essais de culture furent sans lendemain, car le désert va s'installer. Et l'on peut ajouter que ces céréales de pays tempéré n'ont certainement pas pénétré en Afrique sahélienne arrosée par des pluies d'été qui ne leur conviennent pas du tout.

Nouvelle période sèche à partir de -3300 environ : les conditions climatiques empirent, la flore saharienne devient de plus en plus pauvre, les lacs rétrécissent, la steppe évolue vers un désert de plus en plus accentué. On peut continuer sans doute pendant plusieurs siècles encore à voyager de l'Afrique du Nord à l'Afrique tropicale en tirant parti des pâturages temporaires et des points d'eau. Mais le désert gagne, les pâturages finissent par disparaître, les lacs aussi (le lac de Tichitt, très bas vers -2000, remonte un peu puis disparaît aux environs de -1000). Peut-être les troupeaux de bovins ont-ils contribué, en provoquant un surpâturage que l'on connaît bien de nos jours, à accélérer la désertification. Toujours est-il que, vers -2000, l'essentiel du désert semble en place et que sa limite sud doit se situer aux alentours des 20-22^{es} parallèles. Vers -1500, elle ne doit pas être bien loin du 17^e parallèle où elle se trouve actuellement.

Et vers le début de notre ère, l'aridité de la région est probablement plus grande que de nos jours.

Devant cette catastrophe climatique (2), les animaux ont fui. Les uns vers l'Afrique tropicale, les autres vers l'Afrique du Nord, et ces

(2) Cette « catastrophe » fut évidemment très lente puisqu'elle s'étendit sur un assez grand nombre de siècles et les contemporains n'en eurent peut-être pas une claire conscience. Mais elle fut sans doute accompagnée de micro-catastrophes, au sens pro-

animaux des tropiques semblent quelque peu incongrus dans un paysage méditerranéen. Les éléphants seront recrutés par les armées de Carthage avant de se produire dans les cirques romains. Très demandés, ils disparaîtront dès les premiers siècles de notre ère. Les lions survivront plus longtemps, ils étaient encore nombreux en Afrique du Nord au XIX^e siècle et l'on sait que le dernier succomba lors de la mémorable chasse de Tartarin !

Les hommes aussi ont fui, les uns vers le Nord. Peut-être certaines populations noires que l'on trouve dans le sud du Maghreb ne sont-elles pas seulement les descendantes des esclaves que l'on a contraint à traverser le désert mais ont-elles aussi un peu de sang de ces réfugiés de l'avancée du désert. Les autres vers le Sud. Et leur arrivée ne fut pas sans conséquences sur le Sahel.

Les pasteurs s'y replièrent avec leurs troupeaux de bœufs. Les artisans qui polissaient les pierres ou fabriquaient des céramiques apportèrent leurs techniques. Peut-être aussi, la diminution du produit de la cueillette due à la diminution des pluies amena-t-elle les Sahéliens à développer, afin de survivre, les essais de culture en tirant parti des céréales sauvages que l'on trouvait sur place, mil, sorgho et riz. Et peut-être les techniques utilisées dans les régions sahariennes furent-elles transposées dans le Sahel. On sait fort peu de choses sur la naissance de l'agriculture dans le Sahel. Mais les céréales qui y sont cultivées ont des caractères si spécifiques qu'il est difficile de croire qu'elles ne sont pas autochtones : le mil et le sorgho sont cultivés depuis longtemps en Inde et en Afrique australe, mais les variétés y sont bien moins nombreuses qu'en Afrique de l'Ouest, ce qui amène les spécialistes à penser qu'elles furent introduites par l'homme dans ces pays ; quant au riz, l'espèce autrefois cultivée dans les pays sahéliens est différente de l'espèce asiatique qui ne fut introduite que bien plus tard. Que l'agriculture ait commencé dans les savanes sahariennes menacées par la désertisation, qu'elle ait commencé dans la vallée du Niger au moment où les populations chassées du Sahara s'y repliaient ou qu'elle ait commencé dans cette vallée plus tôt et dans d'autres circonstances, il paraît probable que la région a été un des berceaux de l'agriculture, au même titre que le Moyen-Orient pour le blé, l'Extrême-Orient pour le riz et le Nouveau Monde pour le maïs.

Quelles que soient les circonstances dans lesquelles elle s'est produite, la révolution agricole s'est faite au cours du II^e millénaire avant

pre, car certains sites donnent l'impression d'avoir été abandonnés subitement par leurs occupants. Lorsqu'une source qui fait vivre une oasis se tarit, la seule solution est l'évacuation d'extrême urgence pour rejoindre, si on le peut, un autre point d'eau.

notre ère, au moins dans les régions les plus favorisées du Sahel, celles où la population a dû être très tôt la plus dense : les moyennes vallées du Niger et du Sénégal.

Augmentant le nombre des hommes, enrichissant la panoplie des techniques, l'installation du désert a eu des effets bénéfiques sur le Sahel, mais elle a eu aussi un effet négatif, car elle a isolé la région.

Les relations entre les deux rives du désert

Le désert installé, que devinrent les deux rives au cours des deux millénaires suivants, de -2000 aux premiers siècles de notre ère ? et quelles relations y eut-il entre elles ?

Nous connaissons assez bien l'histoire de la rive nord, celle de Carthage et des cités puniques, celle de l'Africa province romaine et même celle des royaumes berbères. Toute cette rive participe plus ou moins au prodigieux mouvement qui entraîne tout le bassin méditerranéen au cours de l'Antiquité. En revanche, nous savons bien peu de choses sur la rive méridionale.

Les Sahéliens ne nous ont pas laissé de traces écrites de leur histoire ancienne. Le nombre de sites archéologiques datant de cette époque qui ont été fouillés au sud du Sahara est incomparablement plus faible que celui des sites fouillés au nord. Et il faut ajouter que la civilisation sahélienne n'étant pas une civilisation des monuments de pierre, les sites sont plus difficiles à mettre en évidence et livrent moins de données. Quant aux auteurs anciens, grecs ou romains, qui ont écrit sur les pays d'au-delà du désert, ce qu'ils nous disent tient en bien peu de lignes et n'est pas toujours tout à fait crédible.

Hérodote nous raconte l'histoire du roi d'Égypte Nekao qui vécut de -611 à -595 et qui envoya des marins phéniciens faire le tour de l'Afrique. Ils partirent par la mer Rouge, s'arrêtèrent deux fois en chemin pour semer et récolter et revinrent par les Colonnes d'Hercule (le détroit de Gibraltar). Le même Hérodote nous raconte encore l'histoire du satrape Sataspès qui, condamné à mort par Xerxès, vit sa sentence suspendue le temps d'entreprendre un voyage d'exploration au-delà des Colonnes d'Hercule. Il en revint et prétendit avoir longé un rivage « peuplé de petits hommes vêtus de feuilles ». Son rapport ne dut pas paraître convainquant car il fut empalé ! Toujours au chapitre des expéditions maritimes, on connaît un texte grec anonyme qui relate le voyage du suffète carthaginois Hannon, lequel serait parti avec

30 000 hommes dans 60 navires pour fonder de nouvelles colonies. Il aurait atteint un fleuve peuplé de crocodiles et d'hippopotames, puis une montagne appelée le Char des Dieux d'où sortait « un feu élevé plus grand que les autres et qui paraissait toucher les astres », et il aurait eu ensuite des démêlés avec des êtres forts velus.

Tous ces récits d'expéditions maritimes ne nous disent pas grand-chose sur l'Afrique d'au-delà du désert. Et la plupart des historiens modernes se montrent sceptiques sur la véracité de récits où les invraisemblances ne manquent pas. Il n'est guère probable, par exemple, que le suffète Hannon soit parti avec 30 000 hommes dans 60 bateaux et son récit est bien vague ; qu'était ce Char des Dieux ? le Mont Cameroun alors en éruption ou une montagne embrasée par les feux de brousse ? et ces êtres velus ? des hommes ou des gorilles ? De plus, beaucoup d'experts mettent en doute la possibilité pour les vaisseaux antiques de remonter les alizés et de revenir de l'Afrique de l'Ouest vers le Maroc.

Si l'on passe aux récits des expéditions terrestres à travers le Sahara, la moisson de renseignements n'est pas plus abondante. Hérodote, toujours lui, nous conte l'aventure des cinq princes nasamons (du nom d'un royaume de l'actuelle Libye) qui partirent à la découverte des pays d'au-delà du désert et, « après avoir cheminé nombre de jours dans des sables profonds, aperçurent une région couverte de végétation et de grands arbres. Ils coururent à ces arbres pour en cueillir les fruits. A peine avaient-ils commencé à en goûter qu'ils furent surpris par un grand nombre d'hommes de petite taille qui les saisirent et les emmenèrent avec eux. Ils parlaient une langue inconnue aux Nasamons et n'entendaient pas la leur. Ces hommes conduisirent les cinq jeunes aventuriers à travers un pays coupé de grands marécages, dans une ville dont tous les habitants étaient noirs et de petite taille. Auprès de cette ville, un grand fleuve qui nourrissait de nombreux crocodiles, coulait de l'ouest à l'est ».

Les princes nasamons étaient-ils arrivés sur les bords du Niger ou de la Komadougou, affluent du lac Tchad ? Ce qui est surprenant, c'est qu'ils rencontrent des Sahéliens de petite taille, ce qui n'est pas précisément le cas des Sahéliens d'aujourd'hui. Les hommes rencontrés par les Nasamons et par Sataspès appartenaient-ils à une race proche des Hottentots ou des Pygmées actuels, race ultérieurement supplantée par d'autres peuples ?

Hérodote nous parle encore des Garamantes qui occupent un ensemble d'oasis dans l'actuelle Libye et qui forment un État organisé. Ces Garamantes font des razzias d'esclaves, au moyen de chars attelés de quatre chevaux, chez les « Éthiopiens » troglodytes et excellents cou-

reurs. Ces Éthiopiens-là sont peut-être les ancêtres des actuels Toubous qui peuplent le nord du Tchad, qui sont toujours en partie troglodytes et restent d'une agilité surprenante, « quasi animale » a-t-on pu dire : on voit les vieillards toubous sauter de rocher en rocher comme des chamois. Les Romains auront beaucoup de démêlés avec ces Garamantes, tantôt ennemis, tantôt alliés avec eux et participant à une expédition contre les Éthiopiens, entendons les Noirs, expédition au cours de laquelle ils auraient atteint « le pays d'Agysimba, appartenant aux Éthiopiens et où l'on rencontre des rhinocéros ». Où était-ce pays d'Agysimba ? Bien malin qui saurait le dire.

En fait, le monde méditerranéen semble avoir eu des contacts suivis avec l'Afrique orientale, d'accès relativement facile grâce à la vallée du Nil, mais des contacts rarissimes avec le Sahel central et occidental. Peut-être y eut-il quelques expéditions maritimes qui dépassèrent le sud marocain et en revinrent, ou peut-être quelques survivants rentrèrent-ils par la voie terrestre. Peut-être même y eut-il quelque circumnavigation autour du continent. Mais il n'y eut certainement pas de commerce maritime régulier. Le fait que l'on n'ait jamais retrouvé ni la moindre monnaie ni le moindre objet phénicien ou romain sur la côte occidentale d'Afrique est significatif.

Sans doute y eut-il quelques expéditions qui traversèrent le Sahara et entrèrent en contact avec les Sahéliens. Mais comme, passées les oasis de la partie septentrionale du Sahara, on ne trouve non plus ni objets, ni monnaies provenant du bassin méditerranéen (à l'exception de deux pièces de monnaie romaines trouvées en Mauritanie), ces expéditions durent demeurer exceptionnelles.

Cette assertion n'est-elle pas contredite par l'existence de ce que l'on a appelé les « routes des chars », des routes que l'on dessine en reliant les points du désert où l'on rencontre des représentations rupestres de chars à deux roues trainés par deux, parfois quatre chevaux ? Ces dessins de chars sont postérieurs à - 1500. Mais qu'étaient ces chars ? Des moyens de transport ? Sans doute pas, car ce sont des engins fragiles que l'on voit mal supporter une longue route à travers le désert, et l'on imagine difficilement, au temps de l'Antiquité classique, les chevaux traverser régulièrement le désert sans une logistique pour les approvisionner en eau et en fourrage, logistique que l'on a peine à concevoir. Étaient-ils des objets de parade pour les chefs des tribus habitant les oasis ? Servaient-ils à la course ou à la chasse ? Personne ne le sait. Ils témoignent en tout cas de l'influence des civilisations méditerranéennes au cœur du désert, car sans aucun doute la conception de ces chars vient de la Méditerranée.

Les anciens avaient manifestement quelques idées justes, au milieu de beaucoup de légendes, sur les terres d'au-delà du désert. Ils savaient que ces terres étaient le domaine des Éthiopiens, des « faces brûlées ». Ils savaient que la mer entourait de toutes parts le continent (3) et, dans les récits des uns et des autres, on trouve des détails qui n'ont pu être inventés. Mais leurs connaissances semblent vraiment trop sommaires pour que l'on puisse croire à des relations autres qu'exceptionnelles.

Cela dit, le désert n'a jamais été vide. Il ne l'était certainement pas à l'époque de Carthage ou de Rome. Outre les Garamantes et les Éthiopiens troglodytes déjà nommés, on sait qu'il existait des tribus nomades au-delà du limes romain, tantôt alliées de Rome, tantôt donnant du fil à retordre aux légions. Ces hommes du désert n'ont-ils pas servi d'intermédiaires à des échanges commerciaux et culturels entre monde méditerranéen antique et monde sahélien ? Y eut-il, en particulier, dès cette époque, commerces d'or et d'esclaves entre les deux rives, commerces dont on verra qu'ils furent plus tard florissants ?

L'or du Sahel dans l'Antiquité

Le rôle de l'Afrique dans le marché mondial de l'or ne date pas d'hier. Hérodote nous apprend qu'au V^e siècle avant notre ère, l'Afrique est déjà « le pays de l'or, de l'ivoire et des éléphants gigantesques ». Mais il oublie de nous dire où se trouvent les provinces aurifères de ce vaste continent. Il nous signale cependant le curieux commerce muet de l'or qu'il situe sur la côte atlantique, au-delà des Colonnes d'Hercule. Les navires des Carthaginois s'y rendent, nous dit-il, pour acheter l'or aux indigènes au moyen du troc muet, troc qui se pratique sur le rivage.

Bien des siècles plus tard, les voyageurs arabes puis les voyageurs européens nous parleront aussi du commerce muet de l'or. Mais aucun de ces voyageurs ne le situera sur la côte africaine. Bien que, très

(3) Encore que certains géographes anciens n'en étaient pas persuadés et pensaient que l'océan Atlantique et l'océan Indien ne se rejoignaient pas, et ils faisaient de ce dernier un grand lac fermé. Si le périple de Nekao avait été considéré unanimement comme une réalité, cette opinion n'aurait pas été soutenable. Dès l'Antiquité, certains bons esprits devaient le tenir pour légendaire.

probablement, aucun ne l'eut vu de ses yeux, tous s'accordent pour situer cet étrange commerce sur les lieux mêmes de la production de l'or, ou dans leur voisinage immédiat et non pas sur les côtes.

Faut-il en déduire qu'Hérodote eut, pour une fois, de mauvais informateurs qui situèrent sur la côte un commerce qui se faisait en réalité dans le bassin du Sénégal ou du Niger et qui perdurera pendant des siècles ? Où faut-il en déduire qu'il y eut du temps d'Hérodote un commerce qui se faisait sur les plages et que ce commerce cessa avant l'arrivée des Arabes ? Et, si nous répondons oui, où faut-il situer ces plages ? Comme la plupart des spécialistes s'accordent pour dire que les Carthaginois ne dépassèrent jamais le Sud marocain ou ne le dépassèrent qu'exceptionnellement, on ne peut situer ce commerce que sur la côte marocaine. Mais, s'il en était ainsi, d'où venait l'or ? Venait-il de l'Atlas ? Ce n'est pas impossible, des gisements d'or ont dû exister dans ces montagnes riches en minéraux divers. Venait-il de l'Afrique sahélienne, transporté à travers le désert jusqu'aux marchés fréquentés par les Carthaginois, de la même façon que, quelque vingt siècles plus tard, les caravanes apporteront l'or du Sahel jusqu'au marché d'Arguin fréquenté par les caravelles portugaises ? Ou encore, hypothèse que l'on ne peut exclure, le commerce muet n'est-il, dès cette époque, qu'une belle légende ? Que de questions à propos de cette anecdote du commerce muet qu'Hérodote a rapportée parce qu'il a dû la trouver amusante !

A.G. Hopkins écrit que le commerce entre le nord et l'ouest de l'Afrique commença dès l'an 1000 avant notre ère, qu'il fut développé par les Carthaginois vers le V^e siècle avant J.-C. et que les Romains lui donnèrent un nouvel essor trois siècles plus tard. En fait, aujourd'hui, pas la moindre indication ne nous permet d'affirmer qu'il y eut un commerce régulier d'or entre le Sahel et l'Afrique carthaginoise ou romaine. Certains esprits imaginatifs ont voulu voir dans le silence des documents anciens... la preuve que les Carthaginois tiraient une partie de leurs richesses de l'or sahélien. Ils auraient soigneusement dissimulé ce commerce de peur d'attirer la concurrence, fabriquant même d'horribles légendes sur les monstres qui peuplaient les terres d'au-delà du désert pour décourager les curieux !

Sans doute une grande partie des secrets de Carthage a-t-elle péri avec la ville. Mais peut-on imaginer que, si la grande cité avait tiré une part de ses richesses du commerce transsaharien de l'or, les agents de Rome ne l'auraient pas su ? Mettre la main sur cette source d'or aurait été un des motifs de l'agressivité des Romains contre Carthage et le principal motif des guerres puniques. Mais, peut-on imaginer dans ce cas que, la ville ennemie anéantie, Rome n'eût pas cherché à

renouer les liens commerciaux, en dépit des légendes horribles répandues par les Carthaginois ? « L'exécrable soif de l'or » aurait certainement incité à prendre quelques risques !

Or, aucun document romain ne nous permet de considérer le Sahel comme une source d'or. Et, Carthage rayée de la carte, qui pouvait concurrencer Rome dans la région et pourquoi les Romains auraient-ils cherché à garder secret ce commerce ? On voit les Romains soucieux de protéger les domaines cultivés de l'Africa, leur grenier à blé, contre les incursions des tribus nomades ; on ne les voit jamais soucieux de nouer, directement ou indirectement, de fructueuses relations d'affaires avec les pays d'au-delà du désert.

Hérodote lui-même ne nous signale aucun commerce d'or à travers le Sahara, alors que, toujours bien renseigné, il sait que l'on transporte du sel à travers le désert. Les princes nasamons dont il nous conte l'aventure ne rapportent pas d'or de leur expédition. S'ils en avaient rapporté, Hérodote eût-il omis cet important détail ? Tout laisse à penser que, si l'Afrique est pour lui le pays de l'or, cet or est celui de l'Afrique du Nord et surtout celui de Koush. L'empire de Koush, à l'emplacement de l'actuel Soudan, semble avoir été une des grandes sources d'or de l'Antiquité. Et l'on y trouve les traces de plusieurs très anciennes mines d'or, entre le Nil et la mer Rouge.

Peut-être les Sahéliens connaissaient-ils déjà l'or à l'époque d'Hérodote, mais nous n'en savons rien. Et si ce métal était déjà exploité, il servait à parer les rois et les jolies Sahéliennes ; il n'était pas article d'exportation et ne parvint jamais ni à Carthage ni à Rome. L'or des Carthaginois venait sans doute de l'Atlas.

Les choses ont apparemment bien changé lors de l'apparition des Arabes en Afrique du Nord. On verra que, à peine installés au Maghreb, les Arabes s'intéressent à l'autre rive du désert. Et ils s'intéressent en priorité au métal précieux que l'on trouve au Ghana, le pays de l'or. Si l'existence de l'or au Sahel n'avait pas été connue en Afrique du Nord au début du VIII^e siècle, les Arabes se seraient-ils lancés aussi vite dans des expéditions transsahariennes, militaires ou commerciales ? C'est peu probable. Et on est donc amené à penser que, entre le temps de l'empire de Rome et l'arrivée des Arabes, des relations s'étaient nouées entre l'une et l'autre rive du Sahara et que l'or du Sahel avait fait son apparition sur les marchés nord-africains.

Une hypothèse ingénieuse a récemment été émise par T.F. Garrard pour dater l'établissement de ces relations commerciales. En 296, la Monnaie de Carthage commence à frapper des pièces d'or, de façon irrégulière d'abord, puis, à partir de 311, de façon régulière et cette

frappe se poursuivra pendant tout le temps de la domination des Byzantins.

Que l'on commence à frapper de la monnaie d'or dans une province de Rome à la fin du III^e siècle n'est peut-être pas très étonnant. Le troisième siècle avait été une époque troublée et la monnaie d'or avait pratiquement cessé de circuler dans l'empire, thésaurisée par les particuliers. Aurélien, remettant de l'ordre dans son empire, ouvre plusieurs ateliers pour frapper des « aurei » dans les années 270. On peut penser que Carthage ne fait que suivre le mouvement avec un retard de quelques années. Certes, mais Carthage, depuis la chute de la cité punique, n'avait plus jamais frappé de monnaies d'or. Ce fait nouveau, intervenant après plusieurs siècles d'interruption, ne serait-il pas le signe que de nouveaux courants commerciaux se sont établis, amenant un flux d'or vers l'Africa ?

Garrard voit d'autres indices de l'établissement de ce commerce. Des changements importants dans le système fiscal de l'Africa se produisent vers la fin du IV^e siècle, apparemment conçus pour drainer davantage d'or vers le trésor public. Il rapproche aussi le système des poids traditionnellement employé en Afrique de l'Ouest, le *mithqal* de 4,5 grammes et l'*ouqiya* de 27 grammes, non seulement du système arabe comme on l'avait fait depuis longtemps, mais du système byzantin. Le *solidus* de Byzance faisait aussi 4,5 grammes ou un sizième d'once (1/72 de la livre d'or), alors que la monnaie en usage dans l'empire de Rome, l'*aureus*, représentait 1/40 (sous Auguste), puis 1/45 (sous Néron) de livre d'or, soit de 7 à 8 grammes et non pas 4,5.

Aucun de ces indices n'est absolument probant, mais ils permettent au moins d'échafauder l'hypothèse d'un commerce transsaharien de l'or qui naît vers la fin du III^e siècle et se développe jusqu'à l'arrivée des Arabes au Maghreb. Tous les historiens ne partagent pas ce point de vue et certains soutiennent, avec de bons arguments, que le commerce transsaharien de l'or n'aurait commencé qu'au II^e siècle de l'islam. Si l'on suit Garrard, on peut penser que la multiplication des chameaux dans le Sahara occidental vers les III^e et IV^e siècles aurait permis de rendre régulières des relations entre les deux rives du désert jusque-là épisodiques. D'où venaient ces chameaux ? De Perse via l'Égypte sans doute. Tous les spécialistes ne sont pas d'accord sur ce point-là non plus et certains font valoir que les chameaux africains sont différents des chameaux asiatiques et que l'on a trouvé au Sahara des restes de chameaux plus anciens. Il pourrait s'agir d'animaux autochtones, redécouverts et utilisés de façon croissante à partir du III^e siècle.